Aya Cissoko & Marie Desplechin, *Danbé*

Paris, Calmann-Lévy, 183 p., 15 euros

Élisabeth Lesne

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/hommesmigrations/718>

DOI : 10.4000/hommesmigrations.718

ISSN : 2262-3353

Éditeur

Musée national de l'histoire de l'immigration

Édition imprimée

Date de publication : 1 mai 2011

Pagination : 166

ISSN : 1142-852X

Référence électronique

Élisabeth Lesne, « Aya Cissoko & Marie Desplechin, *Danbé* », *Hommes & migrations* [En ligne], 1291 | 2011, mis en ligne le 29 mai 2013, consulté le 22 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/hommesmigrations/718> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/hommesmigrations.718>

Ce document a été généré automatiquement le 22 septembre 2020.

Tous droits réservés

Aya Cissoko & Marie Desplechin, *Danbé*

Paris, Calmann-Lévy, 183 p., 15 euros

Élisabeth Lesne

RÉFÉRENCE

Aya Cissoko & Marie Desplechin, *Danbé*, Paris, Calmann-Lévy, 183 p., 15 euros

- 1 Une “*enfance soyeuse*”, sans un sou, mais où rien ne manque. On joue encore dans la rue à Ménilmontant au début des années quatre-vingt. D’origine malienne, Aya vit alors avec ses parents, ses deux frères et sa petite sœur dans 20 mètres carrés au 22, de la rue Tlemcen, à Paris. “*À la manière africaine, nos parents nous ont placés sous la surveillance des adultes du quartier. Nous sommes comme des enfants de la campagne en pleine ville, des enfants d’un autre siècle, d’une France villageoise, nous profitons d’une liberté disparue. Je suis chez moi dehors.*” En 1986, l’immeuble prend feu. 7 étages, 55 studios partent en fumée. Un incendie qui ne doit rien au hasard ou à la maladresse. Il a été déclenché volontairement, de manière à faire le plus de dégâts possible : à 8 ans, Aya perd son père et sa petite sœur. La mère refuse de se plier à l’avis du Conseil des Pères : elle ne retournera pas au Mali. Commence peu après une vie sombre dans la cité Bonnier du XX^e arrondissement, “*une forteresse de la misère*”, “*une prison mentale*”, où rôde la délinquance. Mais Massiré, la mère, “*contrôle drastiquement*” tous les mouvements de ses enfants et leur apprend à “*respecter le danbé*”, mot malinké qui signifie “dignité”. “*Il n’y a pas d’âge pour se conduire dignement, ni de circonstances qui vaillent.*” Cette règle de vie, Aya l’a intégrée dans sa culture métissée et assumée.
- 2 Le malheur s’abat encore : le petit frère de 5 ans, “*Moussa le doux, le joyeux, l’éveillé*”, meurt d’une méningite non diagnostiquée. Les survivants n’arrivent plus à se parler, à se toucher. “*Dehors est glacé, dedans est écrasant.*”
- 3 Heureusement, Aya a découvert la boxe. “*Je me bats l’esprit aux abonnés absents. Je n’entends plus que mon corps, le tressaillement des muscles. Je m’exerce à tolérer la douleur, à*

passer des seuils. Ce mal-là, j'en veux bien, je l'ai choisi. [...] On considère la boxe comme un sport violent. Mais je trouve, moi, que la vie est violente. Ce qu'elle inflige sans crier gare est autrement plus douloureux que ce qu'on risque entre les cordes d'un ring." Cette douleur et cette rage intimes vont la faire gagner à 12 ans le championnat de France de boxe, catégorie benjamins. Mais gagner ne suffit pas. Au contraire. *"Je ne m'habituerai jamais à la déconvenue de la victoire [...]. Celle à laquelle j'aspire, c'est la victoire que j'emporte sur moi [...]. Perdre est un piment. Perdre est une promesse. [...] Je veux des défis plus durs à relever. Mon projet, c'est d'en baver. Et je sais la part de masochisme qui se trouve là-dedans."*

- 4 Tout en poursuivant ses études et en faisant des petits boulots, Aya va passer de la boxe française à la boxe anglaise, jusqu'à devenir championne du monde à 28 ans. Et toujours, le dérisoire de la victoire : *"J'ai tout gagné en un an. Qu'est-ce que j'ai de plus ? Et qu'est-ce que je fais maintenant ? La réalisation du rêve l'anéantit."*
- 5 Aujourd'hui, Aya est étudiante à Sciences-Po. Par ce livre, elle rend hommage à sa mère et à *"tous ceux qui ont été des petites flammes dont la lumière danse toujours dans mon souvenir"*. Ce récit dense, intense, donne plein d'espoir sans jamais se donner en exemple. Le récit sobre, subtil, sans pathos ni morale de bazar, doit beaucoup à Marie Desplechin, qui a trouvé le ton juste pour porter la voix d'Aya.